

5- Moi, Kensuké

Il était tout petit, pas plus grand que moi, et c'était le plus vieil homme que j'aie jamais vu. Il ne portait rien d'autre qu'un vieux pantalon noué autour de la taille. Un grand couteau était enfilé dans sa ceinture. Il était maigre, aussi. A certains endroits, autour du cou et de sa taille, sa peau cuivrée pendait en plis, comme s'il avait rétréci à l'intérieur. Le peu de cheveux qu'il avait sur la tête et les poils de la petite barbe qui pendait à son menton étaient fins, longs, blancs.

Je vis immédiatement qu'il était très agité. Son menton tremblait, ses yeux aux paupières tombantes lançaient des regards accusateurs et furieux.

- *Dameda ! Dameda ! me hurla-t-il.*

Tout son corps tremblait de rage. Je reculai tandis qu'il se précipitait vers moi en gesticulant sauvagement avec un bâton.

Il continuait à me crier quelque chose. Il avait beau être vieux et squelettique, il avançait vite, presque en courant.

- *Dameda ! Dameda !*

Je ne comprenais rien à ce qu'il disait. C'était peut-être du chinois ou du japonais.

J'allais m'enfuir en courant quand Stella, qui curieusement n'avait pas aboyé, s'éloigna soudain de moi et se mit à bondir autour de lui. Ses poils n'étaient pas dressés, elle ne grognait pas. Ebahi, je la regardai lui faire fête comme à un vieil ami enfin retrouvé.

Il n'était plus qu'à quelques pas de moi quand il s'arrêta. Nous nous regardâmes en silence pendant quelques instants. Il s'appuyait sur son bâton, essayant de reprendre son souffle.

- *Americajin ? Americajin ? Américain ? Eikokujin ? English ?*

- Oui, dis-je, soulagé d'avoir enfin compris quelque chose. Anglais. Je suis anglais.

Il sembla avoir beaucoup de mal à trouver ses mots.

- Pas bon. Feu, pas bon. Compris 1 Pas feu.

Il avait l'air moins en colère, à présent.

- Mais mon père, ma mère pourraient le voir, voir la fumée.

Il était évident qu'il ne me comprenait pas. Je lui montrai donc la mer pour lui expliquer.

- Là, ils sont là-bas. Ils verront le feu. Ils viendront me chercher.

Il redevint aussitôt agressif.

- *Dameda !* cria-t-il en agitant son bâton vers moi. Pas feu !

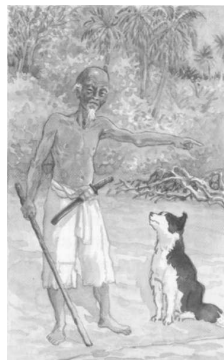
Pendant un instant, je crus qu'il allait me frapper, mais il se contenta de remuer le sable à mes pieds avec son bâton. Il traçait les contours de quelque chose, en marmonnant des mots incompréhensibles dans sa barbe. On aurait dit qu'il dessinait une sorte de fruit, au début, une noix peut-être ou une cacahuète. J'avais compris. C'était une carte de l'île. Quand il eut fini, il s'agenouilla et fit un tas de sable à chaque extrémité : les deux collines. Puis, d'un geste décidé, il traça une ligne droite, d'un bout à l'autre, en retranchant la plus petite partie de l'île de la plus grande.

- Toi, garçon. Toi ici, me dit-il en me montrant ma caverne au bout de la plage. Toi, répéta-t-il en enfonçant le doigt dans le tas de sable qui représentait ma colline.

Puis il se mit à écrire quelque chose sur toute la surface de sa carte en sable. Il ne traçait pas de lettres, mais des symboles - toutes sortes de signes, de pyramides, de croix, de traits horizontaux, de barres obliques et de gribouillis - et il écrivait tout à l'envers, en colonnes, de droite à gauche.

Il s'accroupit et se frappa la poitrine.

- Kensuké, moi, Kensuké. Mon île.



Il abattit sa main comme un couperet, séparant l'île en deux.

- Moi, Kensuké ici. Toi, garçon ici.

Je compris immédiatement ce qu'il voulait dire. Soudain, il se releva et agita son bâton vers moi.

- Pars, garçon. Pas feu. *Dameda*. Pas feu. Compris ?

Je m'en allai aussitôt sans discuter. Quand, au bout d'un moment, j'osai me retourner, il s'était agenouillé près de ce qui restait de mon feu et jetait de nouveau du sable dessus.

Stella était restée avec lui. Je la sifflai. Elle me rejoignit, mais pas tout de suite. Je voyais qu'elle n'avait pas envie de le quitter. Elle se conduisait très bizarrement. Stella Artois n'avait jamais été gentille avec les gens qu'elle ne connaissait pas, jamais. Elle me décevait, je me sentais même un peu trahi.

Quand je regardai de nouveau derrière moi, le feu ne fumait plus du tout. Il avait été complètement éteint. Le vieil homme avait disparu.

Je passai le reste de la journée dans ma grotte. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais je m'y sentais à l'abri. J'imagine que j'avais déjà commencé à la considérer comme ma maison. Je n'en avais pas d'autre. Je ressentais la même chose que ce que doit éprouver un orphelin, abandonné et seul au monde. J'avais peur, j'étais en colère, j'étais complètement désorienté.

Je restais assis là, essayant de rassembler mes idées. J'avais bien l'impression, sans pouvoir en être sûr, que nous n'étions que deux êtres humains dans cette île, le vieil homme et moi. Il paraissait donc logique que ce soit lui qui m'ait laissé le poisson, les bananes et l'eau. Il s'agissait sûrement d'un acte de gentillesse, d'un signe d'amitié ou de bienvenue. Et pourtant, maintenant, ce même homme m'exilait à un bout de l'île comme si j'étais un lépreux, et il me faisait clairement comprendre qu'il ne voulait plus jamais me rencontrer. Et tout cela parce que j'avais allumé un feu ? C'était absurde. Il devait avoir perdu la tête, il devait être fou.

J'examinai ma situation sans complaisance. J'étais bloqué dans une île complètement perdue, avec pour toute compagnie un homme probablement fou, une bande de singes braillards (comptant au moins un orang-outan parmi eux), toutes sortes de bêtes inquiétantes tapies dans la forêt, et des millions de moustiques qui allaient me dévorer vif pendant la nuit. Je ne savais qu'une chose : je devais partir. Mais comment ? Comment pourrais-je jamais quitter cette île si je n'avais pas les moyens d'attirer l'attention d'un bateau de passage ? Je pourrais aussi bien rester là toute ma vie. Je préférerais ne pas m'appesantir là-dessus.

Je me demandai depuis combien de temps le vieil homme était sur cette île et ce qui avait bien pu l'y amener. Qui était-il ? Et pour qui se prenait-il pour me dire ce que je pouvais et ce que je ne pouvais pas faire. Pourquoi avait-il éteint mon feu ?

Je me recroquevillai dans ma caverne et fermai les yeux. J'aurais tellement voulu être à la maison ou sur la *Peggy Sue* avec mes parents ! A force de faire ces rêves merveilleux, je finis par m'assoupir un peu, mais les moustiques et les hurlements venant de la forêt me ramenèrent à la réalité. Il fallait de nouveau affronter les terribles conséquences de ma misérable situation.

J'eus soudain l'impression d'avoir déjà vu le visage du vieil homme quelque part. Je ne voyais pas comment. Tandis que j'étais allongé sur le sable, en réfléchissant à cette énigme, le bout de verre qui était dans ma poche appuya contre ma hanche. Je me sentis tout de suite mieux. J'avais toujours de quoi allumer un feu. J'en referais un mais, cette fois, je le ferais brûler là où le vieil homme ne pourrait l'apercevoir. J'attendrais qu'un bateau passe et, jusque-là, je m'arrangerais pour survivre. Le vieil homme avait survécu ici. Puisqu'il avait su le faire, je devais en être capable, moi aussi. Et je m'en sortirais tout seul. Je n'avais pas besoin de lui.

J'avais de nouveau soif et faim. Je me dis que dès le lendemain matin j'irais dans la forêt chercher de la nourriture. Je trouverais de l'eau. D'une manière ou d'une autre, j'attraperais aussi des poissons. Je n'étais pas mauvais à la pêche. Je péchais plutôt bien dans le lac artificiel et quand j'étais sur la *Peggy Sue* ; je ne voyais pas pourquoi je n'y arriverais pas sur l'île.

Je passai la nuit à maudire les hordes d'insectes qui m'assaillaient, et la forêt jacassante qui ne voulait pas se taire, qui ne voulait pas me laisser tranquille. Je revoyais sans cesse dans ma tête ma mère en train de rire avec sa casquette de skipper. Je sentis les larmes me monter aux yeux et j'essayai de ne plus penser à elle. Je pensai au vieil homme. J'étais encore en train de me demander quel nom il avait dit porter quand je m'endormis.

Je me réveillai et immédiatement je sus qu'il était venu. C'était comme si je l'avais rêvé. Stella semblait avoir fait le même rêve, car elle bondit aussitôt sur les rochers, au-dessus de la grotte. Elle trouva ce qu'elle attendait manifestement : son écuelle de nouveau pleine d'eau. Sur la pierre plate un peu plus haut, je trouvai la même boîte retournée, avec mon bol d'eau à côté, exactement comme la veille. Je savais qu'il y aurait de l'eau dans le bol et, tandis que je poussais la boîte de côté, qu'il y aurait de la nourriture.

Assis les jambes croisées sur le rocher, mâchant rageusement mon poisson tout en en jetant des morceaux à Stella, je compris exactement ce que sa façon de faire signifiait. Nous n'étions pas amis. Nous n'allions pas le devenir. Il me maintiendrait en vie, ainsi que Stella, mais uniquement si je vivais selon ses règles. Je devais rester dans la partie de l'île qu'il m'avait attribuée et ne jamais allumer de feu. Tout était très clair.

L'espoir d'être rapidement secouru diminuant chaque jour, je devins de plus en plus résigné. Je savais que je n'avais pas le choix. J'étais obligé d'accepter ses règles et de continuer comme ça, au moins pour le moment. Il avait même tracé une frontière, une ligne de démarcation sur le sable qui allait de la forêt jusqu'à la mer, des deux côtés de l'île, et il la refaisait souvent, dès qu'elle commençait à s'effacer. Stella la franchissait, bien sûr, je ne pouvais pas l'en empêcher, mais moi non. Ce n'était pas la peine. Malgré l'animosité que j'avais vue dans ses yeux et son énorme couteau à la ceinture, je ne pensais pas vraiment qu'il me ferait du mal. Mais parce qu'il me faisait quand même peur, et que j'avais trop à perdre, je ne voulais pas l'affronter. Après tout, il nous fournissait tous les jours l'eau et la nourriture dont nous avions besoin.

Je commençai à trouver moi-même quelques fruits comestibles - en particulier un fruit à écorce épineuse (je découvris plus tard que c'était un ramboutan). C'était délicieux, mais je n'arrivais jamais à en trouver suffisamment, et Stella n'en mangeait pas. Je trouvais parfois une noix de coco intacte, mais la plupart du temps son lait avait tourné et sa chair était nauséabonde. Une fois ou deux, je tentai de monter sur un arbre en chercher ; malheureusement c'était toujours trop haut pour moi et je dus abandonner.

J'essayai de pêcher là où l'eau était peu profonde. Je me confectionnai une sorte de lance rudimentaire, un long bâton que j'avais aiguisé contre un rocher, mais je ne frappais pas assez vite. Il y avait souvent beaucoup de poissons, mais ils étaient trop petits et trop rapides. C'est pourquoi, que cela me plaise ou pas, nous avions toujours grand besoin de la ration quotidienne de poisson, de fruits et d'eau que le vieil homme nous apportait.

J'avais vainement cherché de l'eau douce dans la partie de l'île qui m'était attribuée. Je pensais souvent m'aventurer du côté de la forêt qui appartenait au vieil homme pour essayer d'en trouver, mais je n'osais pas. La plupart du temps, je restais près des sentiers déjà tracés.

Ce n'étaient pas seulement les interdits du vieil homme ni le hurlement des singes - que j'appris à reconnaître comme un avertissement - qui m'empêchaient de m'aventurer de son côté de l'île, c'était aussi l'orang-outan. Il avait semblé assez placide, cependant je ne savais pas du tout comment lui ou son ami réagiraient s'ils me trouvaient sur leur territoire. Je continuais à me demander aussi quelles bêtes pouvaient se cacher dans la végétation, prêtes à me sauter dessus dans l'humidité sombre de la forêt. A en juger par les jacasseries incessantes de la jungle, cet endroit grouillait de toutes sortes de créatures infernales.

La pensée de l'orang-outan et la terreur de l'inconnu dans la forêt suffirent à me dissuader, et à étouffer à la fois ma curiosité et mon courage. Je restais donc surtout sur ma plage, dans ma grotte et sur le sentier qui montait à travers la forêt jusqu'au sommet de ma colline.

Du haut de ma colline, je pouvais apercevoir le vieil homme de loin. Souvent, le matin, je le voyais pêcher des poissons à la lance, parfois seul, mais souvent accompagné d'un groupe d'orang-outans, qui restaient assis sur la plage à le regarder. Un jour, j'en comptai jusqu'à quatorze ou quinze.

Quelquefois, l'homme portait un jeune orang-outan sur son dos. Quand il se déplaçait parmi eux, il semblait faire partie de leur famille.

J'essayai cent fois de rester éveillé jusqu'au moment où le vieil homme apportait ma nourriture, la nuit, mais je n'y parvins jamais. Je n'arrivai même pas à l'entendre une seule fois. Pourtant, tous les matins l'eau était là, et le poisson aussi. A cette période, il avait souvent un goût fumé que je préférais. Ce n'étaient pas toujours les mêmes fruits. La plupart du temps, il y avait un fruit qui avait un drôle de goût et que je n'aimais pas du tout. Je le mangeais quand même. Outre les bananes, les noix de coco et

les baies, il me laissait parfois des fruits de l'arbre à pain et de jaquier (à l'époque, bien sûr, je ne savais absolument pas ce que c'était). Je mangeais tout, bien que moins voracement, à présent. Je voulais essayer de garder quelques fruits pour le repas du soir. Mais je ne parvins jamais à mettre des bananes rouges de côté, elles étaient trop savoureuses pour que je ne les mange pas en une seule fois.

Mon cauchemar récurrent, c'étaient les moustiques, la nuit. Dès la tombée du jour, ils se mettaient à ma recherche, bourdonnaient autour de moi, sur moi, et me dévoraient tout vif. Je ne pouvais pas leur échapper. Mes nuits étaient une longue torture, et le matin je me grattais jusqu'au sang. Certaines piqûres, surtout sur les jambes, avaient enflé et formaient des boutons rouges et infectés. Mon seul soulagement était de me tremper souvent dans la fraîcheur de la mer.

J'essayai de dormir dans une autre grotte, plus profonde et plus sombre, mais elle sentait terriblement mauvais. Quand j'eus découvert qu'elle était pleine de chauves-souris, je l'abandonnai aussitôt. J'essayai d'autres endroits encore, mais les moustiques ne mettaient pas longtemps à me retrouver. J'en étais arrivé au point de redouter la tombée de la nuit. Je pleurais tout haut de désespoir en frappant les moustiques et en les chassant de la main. Il me tardait de retrouver le matin, la fraîcheur de la mer et le vent en haut de ma colline.

C'était là que je passais la plus grande partie de la journée, assis tout en haut, scrutant la mer et espérant, priant même parfois, qu'un bateau passe. Je fermais les yeux très fort, priais aussi longtemps que je le pouvais, puis les rouvrais. Chaque fois que je le faisais, je sentais, je croyais vraiment que mes prières auraient une chance d'être exaucées, que cette fois j'allais ouvrir les yeux et voir la *Peggy Sue* revenir me sauver. Mais l'océan était toujours vide, la ligne d'horizon ininterrompue. J'étais toujours déçu, bien sûr, souvent abattu, mais pas complètement découragé, en tout cas pas les premières semaines.

J'avais aussi de sérieux problèmes avec les coups de soleil. Je m'étais rendu compte trop tard qu'il fallait garder mes vêtements sur moi toute la journée, et que je devais me faire un chapeau pour protéger du soleil mon visage et mon cou. Je me fis un grand chapeau, genre chapeau chinois, fait de feuilles de palmier entrelacées. J'étais assez fier de mon œuvre.

Les coups de soleil, je m'en aperçus assez vite, étaient un inconvénient que je pouvais éviter et que l'eau de mer apaisait. A midi, je descendais de ma colline et me rendais dans ma caverne pour me protéger de la chaleur brûlante du soleil de l'après-midi. Ensuite, j'allais me baigner. C'était le moment que Stella attendait. Je passais de longues heures à lui lancer un bout de bois. Elle adorait ça et, pour être franc, moi aussi. C'était le meilleur moment de la journée. Nous ne nous arrêtions qu'à la tombée de la nuit. Le crépuscule nous surprenait toujours trop tôt et nous renvoyait de nouveau dans notre grotte, de nouveau à mes batailles nocturnes contre mes suceurs de sang.

Un jour, après avoir encore passé la matinée sur ma colline à guetter en vain le passage d'un bateau, je sortais avec Stella de la forêt quand je découvris quelque chose sur le sable juste devant ma grotte. De loin, on aurait dit un bout de bois rejeté par la mer. Stella, qui était arrivée avant moi, le reniflait, tout excitée. Je vis alors ce que c'était. Il ne s'agissait pas du tout d'un bout de bois, mais d'un tapis tressé enroulé. Je le déroulai. A l'intérieur, soigneusement plié, il y avait un drap, un drap blanc. Il savait ! Le vieil homme connaissait tous mes malheurs, mes tracas, mes besoins. Il m'avait observé sans arrêt, et de près. Il avait dû me voir me gratter, il avait sûrement aperçu les marques rouges sur mes jambes, sur mes bras et m'avait vu me tremper dans l'eau tous les matins pour essayer de calmer mes piqûres. Cela voulait-il dire qu'il m'avait pardonné d'avoir allumé un feu ?

J'emportai le tapis dans ma grotte, le déroulai, m'enveloppai dans le drap et restai étendu là, riant de joie. Cette nuit, je remonterais le drap sur mon visage et ces damnés moustiques ne pourraient plus rien contre moi. Ils repartiraient affamés !

Je courus sur la plage jusqu'à la ligne de démarcation. Là je m'arrêtai, mis mes mains en porte-voix et criai : - Merci ! Merci pour le lit ! Merci ! Merci ! Je n'attendais pas vraiment de réponse, et personne ne vint. J'avais espéré qu'il viendrait, mais je fus déçu. J'écrivis donc mes remerciements dans le sable, à côté de la ligne de démarcation et signai. J'avais tellement envie de le revoir, de lui parler, d'entendre une voix humaine ! Stella Artois était une merveilleuse compagne pour moi ; je pouvais tout lui confier, la caresser, jouer avec elle, mais je manquais terriblement de compagnie humaine - ma mère, mon père que j'avais perdus, peut-être pour toujours, me manquaient cruellement. J'avais envie de voir le vieil homme, de lui parler, même s'il était un peu fou, même si je ne comprenais pas ce qu'il disait.

Cette nuit-là, je décidai de rester éveillé pour le surprendre, mais j'étais si bien sur ma nouvelle natte, emmaillotté dans mon drap, protégé des moustiques, que je m'assoupis rapidement et dormis d'une traite sans me réveiller une seule fois.

Le lendemain matin, après un petit déjeuner constitué de poisson, fruit de jaquier et noix de coco, je remontai avec Stella en haut de ma colline, ou de ma « colline de guet » comme je l'appelais désormais. J'avais appelé l'autre : « sa colline ». J'étais en train de réparer mon chapeau chinois, remplaçant certaines palmes car elles ne tenaient jamais ensemble très longtemps, quand je levai les yeux et vis un bateau à l'horizon. Il n'y avait pas de doute. C'était la longue et lourde silhouette d'un pétrolier géant.

6- Abunai !

Je me levai aussitôt et criai de toutes mes forces en agitant frénétiquement les bras. Je sautai en l'air en hurlant pour qu'ils s'arrêtent, qu'ils m'entendent, qu'ils me voient.

- Je suis là ! Là ! Je suis là !

Je ne m'arrêtai que lorsque j'eus la gorge en feu et ne pouvais plus crier. Le pétrolier glissait à l'horizon avec une lenteur désespérante. Il ne changeait pas de direction, et je sus qu'il ne le ferait plus. Je compris aussi que personne ne regarderait et que, même s'ils le faisaient, l'île tout entière leur apparaîtrait comme une vague petite bosse au loin. Comment pourraient-ils me voir ? Impuissant, éperdu, je dus me contenter de regarder le pétrolier s'éloigner inexorablement de moi, puis disparaître à l'horizon. Cela dura toute la matinée, une matinée d'angoisse mortelle.

Tandis que je restais là, sur le sommet de la colline de guet, à regarder le pétrolier disparaître, une colère brûlante remplaça peu à peu mon désespoir.

Si j'avais eu le droit de faire un feu, j'aurais eu au moins une chance, les marins auraient peut-être vu la fumée. Le vieil homme m'avait donné une natte pour dormir et un drap, je ne l'oubliais pas. Il veillait sur moi, il me maintenait en vie, mais il me gardait aussi prisonnier.

Quand la dernière trace du pétrolier eut disparu de ma vue, je me promis de ne plus jamais laisser passer ma chance. Je fouillai dans ma poche. J'avais toujours mon précieux morceau de verre. Je réfléchis à ce que j'allais faire et décidai de construire un autre feu, pas sur la plage où il pourrait le voir, mais ici sur la colline de guet, derrière les rochers et bien caché pour qu'il ne puisse pas le découvrir, même avec des jumelles, car, à présent, tout me portait à croire qu'il en avait. Je ramasserais un grand tas de bois, j'en ferais un phare mais je ne l'allumerais pas. Je le préparerais bien comme il faut et j'attendrais de voir un bateau. Puisque j'en avais vu un passer, il y en aurait sûrement d'autres, il fallait qu'il y en ait d'autres, et quand il viendrait, j'aurais mon bout de verre et un endroit où j'aurais caché des feuilles aussi fines que du papier, aussi sèches que de l'amadou. Je ferais brûler un tel brasier, un feu qui enverrait un tel panache de fumée que le bateau qui passerait par là ne pourrait pas ne pas le voir.

A partir de ce moment, je ne restais plus toute la journée à attendre, assis en haut de ma colline de guet. J'employais le plus clair de mon temps à fabriquer mon signal de détresse, mon phare. Je prenais de grosses branches dans la forêt et les traînais le long de l'éboulis rocheux, puis je les empilais, mais du côté de la colline qui donnait sur la mer - un endroit parfait pour être vu de l'océan quand le feu serait allumé, mais bien à l'abri des yeux fureteurs du vieil homme que je considérais désormais comme mon géolier. Et il me surveillait, j'en étais sûr à présent. Pendant tout le temps où je cherchais et transportais mon bois, je pris garde de rester hors de sa vue. Seul un regard venant de la mer aurait pu surprendre ce que je faisais. Or, il n'y avait aucun regard, au large, pour me voir.

Il me fallut plusieurs jours de travail intensif pour construire mon phare secret. J'avais presque fini, lorsque quelqu'un découvrit ce que je préparais. Mais ce n'était pas le vieil homme.

J'étais en train de soulever une lourde branche pour la mettre sur mon tas de bois, quand je sentis soudain une ombre au-dessus de moi. Perché sur un rocher, un orang-outan me regardait. Impossible de savoir si c'était le même que la dernière fois. Il se tenait à quatre pattes, ses grandes épaules voûtées, la tête baissée. Il m'observait, me jetant des coups d'œil obliques. Je n'osai pas bouger. Il y eut un temps d'arrêt, exactement comme le jour où j'en avais rencontré un sur la plage.

Il s'assit et me regarda avec un certain intérêt pendant un moment. Puis il détourna les yeux, se gratta nonchalamment la tête et se sauva. Il s'arrêta une seule fois, se retourna pour me jeter un dernier coup d'œil, puis regagna l'ombre des arbres et disparut. Tandis que je le regardais partir, je me dis qu'il avait